

Le 4 novembre, la Marquise du Bourg de Bozas, âgée de 81 ans, disparaissait au terme d'une longue maladie. Ses obsèques furent célébrées à Paris, en l'église Saint-Honoré d'Eylau, le lundi 8 novembre. L'inhumation eut lieu, dans le caveau familial, au cimetière du Père-Lachaise. Autour du Marquis du Bourg de Bozas, la Comtesse Charles du Bourg de Bozas, du Comte et de la Comtesse Baudouin du Bourg de Bozas et de la Comtesse Bertrand de Certain, son époux et ses enfants, se trouvaient réunis les amis de celle qui fut sa vie durant, la Présidente de l'Equipage de Bonnelles, après avoir fait très longtemps partie du Comité de la Société de Vénérerie. On reconnaissait le Duc et la Duchesse de Luynes, son frère et sa belle-sœur, le Baron et la Baronne de Courtilloles, le Duc et la Duchesse de Brissac, le Duc et la Duchesse d'Uzès, le Duc de Chevreuse, ses parents, ainsi que le Marquis de Castellane, le Duc de Magenta et bien sûr, Madame Maurice Otto, entourée de nombreux boutons de Bonnelles.

Nous avons demandé à Joël Bouëssée de bien vouloir faire revivre ici l'attachante silhouette de celle qui fut toujours l'amie de notre revue en même temps qu'elle était activement dévouée à ce que nous défendions.

la marquise du bourg de bozas

La Marquise du Bourg de Bozas lors de la Saint-Hubert de 1947, au château de La Celle-les-Bordes.



joël bouëssée

Une présence discrète, un regard attentif, la fidélité aux choses qu'elle aimait et qu'elle sut servir, tel est le souvenir laissé par la Marquise du Bourg de Bozas, née Elisabeth de Luynes, qui nous quitte le jeudi 4 novembre dans l'octave de la Saint-Hubert.

Petite fille de la Duchesse d'Uzès, fille de la Duchesse de Luynes, qui fut Maître de l'Équipage de Bonnelles de 1933 à 1945, Mme du Bourg était née au cœur même de la vénerie et toute sa vie s'en montra heureuse.

Des conditions familiales devant la conduire à s'écarter de son fief de Dampierre, c'est à M. Maurice Otto que sa mère confia le fouet de Bonnelles en 1945, tandis que Mme du Bourg devait, jusqu'à son dernier jour, rester Présidente de l'Équipage, en même temps qu'elle fut jusqu'à ces toute dernières années membre du Comité de la Société de Vénerie.

Son mariage en 1922 avec le Comte Emmanuel, fils aîné du Marquis Antoine du Bourg de Bozas, devait la conduire vers le Nivernais et plus particulièrement sur cette terre de Prye où la famille du Bourg était installée avant la révolution. Prye eut son équipage qui découplait dans les forêts des Amognes et les du Bourg, toujours bons cavaliers (l'un fut officier des Haras), entretenaient au siècle dernier, autour d'eux, les plus nobles traditions cynégétiques. Cela amena beaucoup plus tard, Elisabeth du Bourg de Bozas, à quitter la voie du cerf pour emprunter dès 1924 avec son mari, celle du chevreuil. Elle suivit également avant guerre, en y participant activement avec son époux, le vautrait d'Azy, du Prince de Croy-Solre.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, des problèmes de santé — notamment à partir de 1954, les conséquences de son hémiplegie — ne lui permirent plus de monter à cheval, mais, profondément attachée au paysage de son enfance, et aux amitiés qui en étaient nées, elles continuait à venir très régulièrement suivre les chasses de Rambouillet et ne manquait jamais de revêtir sa tenue pour les Saint-Hubert. La dernière fois se fut à celle de Brévières en 1972.

Après on la revit encore en forêt mais son dernier laisser-courre en

Rambouillet eut lieu le 20 mars 1976 pour une chasse dont le rendez-vous avait été fixé à La Charmoie. Une quatrième tête fut attaquée à la Vallée Noire. L'animal fit tête vers le Planet, gagna le Rouvray puis sauta la route de Condé pour gagner les Fontaines blanches, les Quenouilles, la Croix Guilbon. L'animal redescend vers les Barillets, met les chiens en difficulté dans le Parc d'en Bas pour se faire relancer aux bornes du Planet. Il double alors ses voies en retournant aux Fontaines blanches puis gagne Poulampon, retourne au Petit Produit pour tenir les abois dans une mare du Planet après 5 heures de chasse. Mme Maurice Otto devait remettre, ce soir-là à la Présidente de Bonnelles les ultimes honneurs de la vénerie sous les espèces de cette 3345^e prise de l'Équipage, 36^e cerf de la saison.

Sa discrétion, qui la conduisait à la réserve, ne l'empêchait pas de s'ouvrir auprès de ses interlocuteurs, sur ce qui fut sa jeunesse et dont elle gardait les plus précis souvenirs. A l'image de ses conversations que nous n'aurons plus le privilège d'avoir, nous reproduirons pour servir sa mémoire les quelques lignes qu'elle publiait en avril 1957 dans notre bulletin. Outre des considérations cynégétiques pleines d'enseigne-

ment, nous trouvons évoquées dans ce texte, ces chasses de la « Forêt-Sud » que les veneurs ramboillains ne reverront plus.

« ... Ne pouvant plus, hélas ! prendre une part active aux actuels brillants laisser-courre du Rallye-Bonnelles, je vous adresse le récit d'un de mes souvenirs du temps joyeux pour moi.

... Ayant eu connaissance d'animaux — dont un bon cerf — dans les bois au-dessus du petit village de Maincourt situé dans la vallée de l'Yvette à côté de Dampierre, je décide — d'accord avec ma grand-mère — d'essayer de rembourser ce cerf.

Le matin du 10 février 1921, je pars donc au petit jour. Il tombait une fine neige, sorte de crachin glacé. Aidée par mon limier, je grimpe les pentes très raides de la colline, avec prudence j'enveloppe de plus en plus près, mais l'heure s'avancant, je suis obligée de renoncer, rien de frais ! les animaux avaient fait leur nuit sous eux. J'étais cependant persuadée que mon cerf était là puisqu'il ne sortait ni en plaine, ni du côté de la vallée.

Je m'apprêtais à me rendre au rendez-vous fixé chez Léopold dans les Vaux de Cernay au bas de la côte des Pucelles, lorsque ma grand-mère m'appelle au télé-

Madame du Bourg de Bozas, accompagnée de M. Maurice Otto, prenant le rapport aux Brévières le 18 novembre 1972.



phone. Modestement, je lui dis que je n'ai rien. Comme elle insiste je lui explique la situation et, à mon grand étonnement, elle me dit : « Attends-nous, nous venons sur ton cerf. » Les hommes n'avaient rien.

Les hardes n'étant pas transportées comme maintenant en automobile et devant rester dans la vallée en prévision du débûcher vers la forêt, on décide de mettre exceptionnellement une dizaine de rapprocheurs pour le cas où l'animal sortirait par la plaine. Le piqueur, Larosée, qui l'année suivante accueillait au chenil mon fiancé par ces mots de félicitations : « Ce n'est pas bien ce que vous faites

là, Monsieur le Comte, vous nous enlevez notre chasserresse. » Larosée, donc, monte avec les chiens jusqu'au haut du coteau tandis que je reste à mi-pente, la plupart des cavaliers ne quittant pas la vallée. Les rapprocheurs trouvent aussitôt une voie, ils attaquent et... j'entends les abois et la trompe de Larosée sonnait l'hallali ! Je rejoins le piqueur qui très excité me crie tandis que les chiens mènent leur animal une quatrième tête : « Mademoiselle, je n'ai jamais vu ça : à l'attaque, le cerf au milieu des chiens se défendant à coups de pieds de devant !... »

Débûcher par en haut vers Chevreuse et les bois de Port-Royal où, si je me souviens bien, l'ani-

mal ne pénètre pas et après un grand cercle en plaine rentre à son lancer, débûche par en bas, saute la route de Dampierre à Maincourt où l'on découple les hardes. Par une suite de débûchers, il gagne la forêt après avoir traversé les Maréchaux et la Haie de Neauphle. Bat l'eau à l'étang de la Tour où l'animal est servi. »

J'aimerais savoir si d'autres veneurs ont eu connaissance d'un semblable début de laisser-courre. Nous ignorons ce qu'il en est advenu de ce débat, mais une réponse pour nous aujourd'hui, s'impose : le souvenir de la Marquise du Bourg de Bozas nous en aurons toujours « connaissance »...

J. B.

Les honneurs à la Marquise du Bourg de Bozas. A droite, le Comte d'Aimery.

